

LA PRÉDICATION EST MYSTÈRE

En notre époque d'auto-critique et de remise en question, on ne pouvait manquer de découvrir une crise de la prédication. Depuis quelques années, de nombreux articles en ont traité et, signe des temps, l'Union des Oeuvres a consacré à ce problème son Congrès de Montpellier, il y a quelques mois. Un peu partout, des choses excellentes ont été écrites et, au terme des délais nécessaires à la diffusion des idées, les prédicateurs ne manqueront pas d'en faire leur profit.

On ne voit pourtant pas que, jusqu'ici, il en ait résulté un choc considérable, et rien ne laisse prévoir pour la prédication un renouveau analogue à celui dont nous avons été témoins dans le domaine apostolique et missionnaire par exemple. La raison n'en serait-elle pas qu'on a souvent dit trop de choses sans aller jusqu'à la racine, sans remonter jusqu'à l'idée simple, si fondamentale et si juste qu'elle est instantanément bouleversante? Pour employer un autre langage, ne pourrait-on découvrir, en ce qui concerne la prédication, une tentation majeure, conséquence d'une vérité oubliée ou estompée, dont le rappel brutal serait la tâche la plus urgente? Pour notre part, nous serions bien près de penser que la tentation est celle d'un certain humanisme, est que la première vérité à rappeler est que la prédication est *mystère*.

La prédication n'est d'ailleurs qu'un élément dans l'ensemble du ministère pastoral. Un spécialiste des questions de pastorale, le D^r Arnold, professeur à l'Université de Tubingue, a montré avec beaucoup de pertinence que le difficile équilibre du divin et de l'humain, dont le rétablissement permanent est une des lois de la vie de l'Église, a connu depuis quelques siècles — dans le prolongement des

durcissements de certains théologiens de la Contre-Réforme — le risque, qui n'a pas toujours été évité, d'une minimisation de l'aspect intérieur et divin et d'une majoration du point de vue humain et naturaliste¹. Depuis le XVII^e siècle, surtout, dit-il, on tend à perdre le sens du Christianisme considéré comme une œuvre de Dieu, où Dieu continue toujours à agir, pour prendre comme perspective l'homme, ses besoins, ses désirs, son utilité. Le mystère s'estompe et l'horizon chrétien se clôt...

Dans une telle perspective, l'Église apparaît surtout comme une Société, l'activité missionnaire se ralentit ou se borne à provoquer des revivals, la liturgie se transforme en rubrique, la prédication devient catéchisme et le catéchisme un enseignement comme les autres. Par rapport à cette insensible dévaluation, nous sommes actuellement en remontée et le prodigieux effort de renouvellement contemporain tend à renverser les rapports : on insiste sur le mystère de l'Église, le véritable esprit missionnaire revit, tandis que la pastorale elle-même se fait missionnaire; la liturgie se veut vivante et priante; le catéchisme devient catéchèse et la prédication kérygmatische...

Si l'on accepte cette manière de voir, le vice originel d'une certaine prédication, dont il faudrait sans doute chercher l'origine lointaine à la fin de l'époque patristique, apparaît en pleine lumière, et le tournant à prendre s'indique de lui-même. Le prédicateur est d'abord le *messenger de la Parole de Dieu* : telle est l'affirmation de base. Auprès de cette requête, toutes les critiques de détail accumulées par les enquêtes apparaissent secondaires. Il arrive que telle remarque de nos frères séparés protestants frappe plus juste :

(Dans l'Église catholique) aussi, a écrit Karl Barth, la Bible est ouverte de temps à autre. Mais comme la tâche de la prédication revêt peu d'importance! Comme elle cause peu de soucis! De prime abord, le petit sermon étriqué est caché et sauvé par le reflet du miracle eucharistique au cours duquel il est prononcé... Comme le problème a été brillamment résolu²...

1. F. Xavier ARNOLD, *Das gott-menschliche Prinzip der Seelsorge in pastoralgeschichtlicher Entfaltung*, dans *Theologische Quartalschrift*, 1943, 3-4; 1944, 1; 1946, 1.

2. Karl BARTH, *Parole de Dieu, parole humaine*, Éd. Je sers, 1933, p. 69.

Comme la tâche de la prédication revêt peu d'importance !... L'ironie mordante nous blesse à vif et nous protestons. La prédication catholique n'est pas cet escamotage de l'Écriture, par un brillant tour de passe-passe, à la faveur d'une liturgie triomphale. Mais qui pourrait nier, pourtant, la part de vérité possible... Certains rapprochements seraient significatifs, comme celui de telle boutade de Mauriac :

Un bon prêtre n'a rien à me dire. Je le regarde et cela me suffit. La liturgie me suffit aussi, qui est une prédication silencieuse. L'Ordre religieux qui parle le mieux de Dieu, ce sont les Bénédictins, parce qu'ils ne montent jamais en chaire... Que je plains les protestants, dont le culte se ramène à la parole! Sainte liturgie : seule prédication qui me touche et me persuade. Il n'est pas de prédicateur avec lequel, dès la troisième phrase, je ne me sente en désaccord³.

Si notre prédication donne l'impression qu'elle cause si peu de soucis à celui qui l'exerce et si les fidèles s'en passent si bien, c'est avant tout parce qu'elle s'est lentement désacralisée⁴ et n'est pas assez alimentée à ce mystère de Dieu dont les hommes ont soif. La vraie prédication n'est pas une activité ordinaire où il est demandé d'être un artisan honnête, mais l'expression d'un mystère auquel on communie.

C'est donc une notion juste de la prédication qu'il faut d'abord établir. A partir de la Bible et de la liturgie, nous en esquisserons à très grands traits quelques lignes maîtresses, dont on excusera le caractère schématique, alors que de longs développements eussent été nécessaires.

*
**

Le texte scripturaire auquel on se réfère le plus souvent lorsqu'on parle de la prédication est celui qui rapporte l'ordre donné par Jésus d'aller prêcher l'Évangile. *Ite et docete*⁵, a dit le Seigneur : *allez et enseignez*, traduit-on habi-

3. Dans *La Table ronde*, n° 12, décembre 1948, p. 1996.

4. Il est remarquable et significatif, que dans les études sur la notion de Sacré et ses catégories, on ne songe pas à faire mention d'un Sacré de la Parole, correspondant à la prédication chrétienne...

5. Mt., 28, 19.

tuellement. La prédication est cet enseignement des Apôtres et de leurs successeurs.

Or, malgré toutes nos habitudes de langage, il semble qu'il y ait ici une double méprise.

D'une part, ce texte ne s'applique pas directement à la prédication au sens strict où nous l'envisageons, mais à l'évangélisation des païens. D'autre part, la traduction est bien près d'être fautive. L'Évangéliste emploie le mot grec μαθητεύσατε, qui signifie non pas « enseignez », au sens actuel de ce mot, mais *faites des disciples*, en allant faire retentir jusqu'aux extrémités de la terre cet appel du Christ qui est tout autre chose qu'un enseignement didactique. Les passages parallèles de l'Écriture le confirment surabondamment⁶.

L'absence d'une théologie missionnaire, en un temps où régnait une conception trop uniquement intellectualiste de la foi, a favorisé la double confusion, en appliquant ce texte à la prédication et en réduisant celle-ci à un enseignement de genre scolaire. Encore un pas et on aboutit à un enseignement de forme académique, oscillant entre un catéchisme qui est une théologie simplifiée et moraliste et une rhétorique pompeuse, suivant que l'auditoire est d'allure populaire ou aristocratique. La Contre-Réforme, qui s'est trouvée devant la nécessité de réfuter les déviations doctrinales à l'intérieur même du catholicisme a favorisé cette conception. A la limite extrême, des mandements épiscopaux prescrivent purement et simplement de remplacer à la messe le sermon par le catéchisme. Les cas n'en sont pas rares en Flandre ou en Allemagne : ainsi, au XVII^e siècle à Ypres (1609), à Namur (1639), à Cologne (1662), à Munster (1675) (et au siècle suivant, ces mandements seront confirmés : à Munster, en 1726, à Ypres en 1768...⁷). La prédication est bien alors réduite à un enseignement, pour lequel on profite du rassemblement de la messe, vis-à-vis de la liturgie de laquelle il est parfaitement hétérogène. Par rapport à ce que les documents nous permettent d'imaginer de la prédication primitive, le changement de perspective est complet.

6. Cf. Mc, 16, 15; Lc, 24, 48; Act., 1, 8.

7. Cf. D. T. C., art. *Catéchisme*, col. 1940, 1941, 1949.

Distinguons donc la mission près des païens et la prédication aux chrétiens. Il y a une théologie de la mission qui vise les païens, dont le but est de susciter la foi et de faire des disciples; elle devra être accompagnée de signes qui seront d'ailleurs une des formes de la parole de Dieu en son sens total⁸; c'est cette mission que concernent directement les paroles de Jésus au moment de son Ascension, lorsqu'il donne l'ordre d'évangéliser toute la terre⁹. La prédication, au contraire, s'adresse à des chrétiens qui ont la foi et n'a pas besoin d'être accompagnée de signes : elle est une parole au sens tout à fait strict. Son but est de soutenir et d'éclairer la foi à mesure que les événements viennent lui poser des questions et que les tentations la compromettent. Elle est la nourriture de la vie chrétienne, qui, même après la première conversion doit être une conversion continuelle, et c'est pourquoi, entre la mission et la prédication, malgré la différence d'objet, les osmose seront constantes.

Dans son ouvrage sur *Le Seigneur*, Guardini a admirablement décrit le mécanisme de la conversion chrétienne et de son entretien. L'homme, dit-il, commence par vivre dans la vie ordinaire, au rythme de la nature et au niveau de sa vision du monde humain. Un jour, il rencontre le Christ et se trouve placé devant l'alternative décisive : ou bien refuser l'appel du Christ, ou bien l'accueillir et, alors, tout reconstruire à partir du Christ, le prendre comme un point de départ absolu. Il n'est pas un élément de sa vision du monde qui, désormais, n'ait à subir le contre-coup de cette irruption du Christ entraînant la vie dans le Christ, la vie de la foi¹⁰.

Or, après la conversion, la foi n'est pas définitivement assurée, parce qu'elle est la foi d'un homme pécheur à qui le mouvement même de sa vie apporte chaque jour de nouvelles perspectives, suscitant de nouvelles expériences, fai-

8. Cf. A. LIÉGÉ, *Réflexions théologiques sur le miracle*, dans *Pensée scientifique et pensée chrétienne, Recherches et Débats*, nouvelle série, n° 4, Fayard, pp. 206 s.

9. Nous nous permettons de renvoyer à quelques suggestions pour une théologie missionnaire, dans *J'ai rencontré le Dieu vivant*, Coll. « Foi Vivante », Éd. Revue des Jeunes, 1952.

10. R. GUARDINI, *Le Seigneur*, Alsatia, 1945, II, p. 187 et *passim*. — Cf. *Vie de la Foi*, Coll. « Foi Vivante », Éd. Revue des Jeunes, 1951.

sant frôler de nouvelles tentations, envahissant l'univers intérieur d'éléments nouveaux qu'il faut christianiser un à un. La vie chrétienne est dans ce mouvement immanent qui va du visible à l'invisible et du Christ à toute chose, pour recomposer dans l'unité de la personne la vision chrétienne du monde et l'attitude chrétienne de toute la vie. La prédication est l'un des auxiliaires majeurs de ce ressourcement, en remettant constamment en présence du Christ et en suggérant les nouvelles attitudes.

Le modèle du prédicateur chrétien sera Jésus lui-même. A travers toutes ses prédications, il en est une qui est sans doute le meilleur exemple, car, s'adressant à des gens qui ont déjà eu la foi en lui, elle se rapproche tout à fait des conditions dans lesquelles nous sommes : la prédication aux pèlerins d'Emmaüs¹¹. Les pèlerins d'Emmaüs avaient connu Jésus. Ils avaient eu foi en lui, mais les événements de la dernière semaine avaient mis à l'épreuve cette foi. Après la Passion, ils ont perdu pied. Les déclarations des femmes qui ont trouvé le tombeau vide les ont décontenancés sans raffermir leur foi. Leur élan et leur joie se sont évanouis. Ils sont devenus tristes. Que va faire Jésus ? Il va les remettre en présence du mystère du Christ dans sa totalité. S'ils ont été déroutés par l'événement de la Passion, c'est parce qu'il y a une chose qu'ils ont oubliée et qu'avaient pourtant annoncée les prophètes. Il les introduit dans une connaissance vraie des Écritures, leur découvre le plan de salut de Dieu sur l'humanité et ses vicissitudes attendues. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît?... » Tel est l'enseignement qu'il leur donne dans son unité synthétique. Alors, à mesure qu'il parle, tout s'éclaire. La nouvelle conversion s'opère. Avant même qu'ils aient reconnu le Christ lui-même dans leur mystérieux compagnon de chemin, voilà que leur cœur est de nouveau brûlant d'une joie enthousiaste et d'une foi avide de se communiquer.

Tel doit être, d'une manière ou d'une autre, le schéma fondamental de la prédication chrétienne : cheminant sur la route, au milieu du Peuple de Dieu et vivant *hic et nunc* avec lui la tension perpétuelle des événements et de la foi,

11. Lc, 24, 13. Nous suivons l'analyse très suggestive du P. JUNG-MANN, *Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung*, Pustet, Regensburg, 1936, p. 12.

le prédicateur remet inlassablement en présence du mystère de Dieu, montre l'unité synthétique du plan divin et fait les applications aux problèmes spirituels présents (et à travers eux, aux problèmes humains qu'ils connotent), en provoquant à de nouvelles conversions. Enseignement si l'on veut, mais à condition de très bien comprendre, la prédication est avant tout l'annonce et le rappel d'une *Bonne nouvelle* qui doit provoquer la joyeuse réponse d'une foi vivante. Le prédicateur n'est pas un professeur, mais le héraut, κήρυξ, et le témoin d'un mystère sacré, phénoménologiquement à la fois terrible et fascinant. Sa logique n'est pas scolastique, mais biblique. Il donne moins une doctrine que des points de départ et des exhortations. Son modèle humain n'est pas la Somme Théologique (encore qu'il lui soit demandé de très bien la connaître...), mais plutôt le langage des Épîtres de saint Paul, avec cet accent passionné et concret qui n'enlève rien à leur caractère éternel. Nous dirons plus loin la nécessité pour le prédicateur d'être nourri de doctrine et de théologie, mais son travail n'est pas de faire des cours de théologie. Suivant l'expression du P. Jungmann, nous devons avoir appris le *Dogma*, mais ce que nous devons prêcher, c'est le *Kerygma*¹².

Le paradoxe du prédicateur, c'est qu'il doit exprimer un message dont il sait bien au départ qu'il ne pourra jamais en rendre compte d'une manière adéquate. Le paradoxe, c'est qu'en réalité Dieu doit parler par sa bouche et que Dieu n'y manquera pas en effet, mais que la Parole de Dieu ne passera par sa bouche qu'autant qu'il y sera lui-même préparé et disponible. Son premier péché serait de ne pas avoir conscience de ce mystère. Il est le creuset vivant où s'opère l'alliage de la Parole de Dieu et de la Parole humaine et sa prédication n'est valable que s'il communique profondément au mystère de Dieu.

La déviation commence dès qu'on prétend, comme le font

12. *Op. cit.*, p. 60. Insistons, pour éviter une confusion fréquente, sur la distinction entre la question d'une *prédication kérygmatisque* telle que nous l'entendons, sur la nécessité de laquelle l'accord se fait facilement, et celle d'une *théologie kérygmatisque*, qui a soulevé des discussions et par laquelle, d'ailleurs, on désigne des réalités assez diverses : une théologie plus existentielle (certains théologiens d'Innsbrück), la théologie missionnaire (Ledrus, suivi par Rétif) ou encore la théologie pastorale (Liégé).

tous les livres, définir la prédication en suivant les règles abstraites de la logique humaine par le genre prochain et la différence spécifique. (Sermon : discours prononcé en chaire sur un sujet religieux...) La prédication n'est pas un genre oratoire, pas plus qu'en rigueur de termes, l'Église n'est une société ou le christianisme une religion.

*
**

Après avoir abordé la prédication sous son aspect le plus pur — quitte à concéder par la suite toutes les adaptations nécessaires quand le point de départ juste aura été établi — considérons-la maintenant dans son expression privilégiée, dans son contexte liturgique.

A qui voudrait considérer la disgrâce de la prédication chrétienne au sein de la liturgie, nous conseillerions d'expérimenter le test suivant : aller par le monde en demandant aux fidèles qui fréquentent les églises — voire aux prêtres — quelle est, à leur avis, la part d'improvisation laissée au célébrant qui chante une grand'messe. Sans nul doute, on répondra que les détails d'une grand'messe sont fixés d'une manière absolue par les rubriques et bien peu prendront garde au fait que le sermon de quinze minutes de la grand'messe, s'il est vraiment digne de ce nom, y est une partie essentielle de la liturgie, parfaitement homogène à l'ensemble et laissant, finalement, au célébrant la possibilité d'improviser à son gré les paroles qu'il prononcera pendant le quart de la célébration... On pourra se récrier, chicaner ou jouer sur les mots, le test nous paraît singulièrement révélateur...

Car la célébration liturgique a une structure traditionnelle bien mise en lumière par les études récentes. On y trouve nécessairement la proclamation de la Parole de Dieu, le chant de l'Assemblée, la prière de l'assemblée et la prière du prêtre. Or, la Parole de Dieu n'est pas seulement la lecture d'une péricope évangélique, c'est aussi l'homélie qui la prolonge, faite par un prédicateur tel que nous l'avons caractérisé. Dans la liturgie, l'assemblée chrétienne est convoquée tout ensemble pour prendre conscience du Christ qui est vivant en elle, pour entendre la Parole, pour chanter les merveilles de Dieu, pour s'unir aux saints Mystères célé-

brés par le prêtre délégué du Christ et pour se nourrir de l'Eucharistie. Le prêtre y est à la fois ministre de l'Eucharistie et ministre de la Parole. A l'origine, il improvisait l'une et l'autre. La stabilisation des liturgies et le choix fait d'avance des textes d'Écriture ont laissé intacte la liberté du prédicateur. La place même du sermon n'a été fixée obligatoirement après l'Évangile qu'à une date récente et on étonnerait sans doute bien des gens en leur disant qu'à la fin du moyen âge, particulièrement en France et en Angleterre, le sermon ne s'insérait parfois qu'après l'*Orate fratres*, coutume qui dura en France jusqu'au XVIII^e siècle¹³.

Nous trouvons ainsi dans la liturgie considérée dans sa totalité un nouvel exemple de cet équilibre catholique entre les éléments divins et humains avec les oscillations et les remises en ordre auxquelles nous avons déjà fait allusion. On pourrait encore parler d'une union intime et d'une complémentarité de l'institution et de l'événement, pour reprendre ici le vocabulaire proposé ailleurs par le pasteur Leuba¹⁴.

Il y a une part d'événement : l'annonce improvisée et imprévisible de la Parole de Dieu, et son application au temps présent¹⁵, annonce qui n'est pas la répétition ou la glose d'un texte mort, mais la proclamation par un prédicateur qui se rapproche d'un prophète, de la Parole vivante, éveillant dans chaque âme une résonance absolument neuve, avant que la communion au Corps du Christ ne vienne sceller son intimité personnelle avec le Christ au sein du corps mystique.

Et il y a une part d'institution dans la stabilité du *Credo* et des définitions dogmatiques qui sont autant de jalons impératifs pour garantir une transmission authentique de la Parole par le prédicateur, et dans la stabilité des rites litur-

13. JUNG MANN, *Missarum Solemnia*, Aubier, 1952, II, p. 227, note 1. Cf. p. 228, n. 7, p. 230, n. 23, etc.

14. Jean-Louis LEUBA, *L'Institution et l'Événement*, Delachaux, 1950.

15. « C'est ici, en ce jour, à cette communauté de fidèles rassemblés dans le Christ, que les paroles des Apôtres et les enseignements des Évangélistes sont annoncés à nouveau... la Parole de Dieu dans la Sainte Écriture se fait entendre à nouveau dans cette communauté... pour l'appeler aussi aux décisions chrétiennes dans la situation où chacun est placé aujourd'hui... » (JUNG MANN, *Missarum Solemnia*, II, p. 161).

giques instinctivement accordés à la nature de l'homme par l'expérience séculaire de l'Eglise.

Il y a un risque de déséquilibre dans le sens de l'événement. L'Eglise se méfie des prophètes, craignant toujours le danger d'illumination, et elle repousse la conception protestante extrême d'une proclamation de la Parole toujours susceptible d'être un jour en discontinuité absolue avec tout élément institutionnel¹⁶. Mais la rupture de l'équilibre dans le sens de l'institution est un péril tout aussi grave, auquel la réaction anti-protestante qui a suivi la Réforme n'a pas toujours échappé, en amenuisant plus ou moins consciemment la part du mystère de la Parole et du rite au profit des éléments lyriques et des minuties rubricales. Au terme de l'époque baroque, la messe tendait à devenir une cérémonie triomphale réglée comme un spectacle de ballet, où le morceau d'éloquence sacrée, quand il subsistait, allait dans le sens d'une rhétorique brillante, à la référence évangélique dérisoire. Nous n'avons pas fini de rétablir l'équilibre. Telles affirmations suivant lesquelles cette civilisation baroque serait la réalisation la plus parfaite de l'humanisme catholique trahissent par leurs formules mêmes ce danger d'humanisme que nous dénonçons.

Liée à la célébration du sacrement de l'Eucharistie, la prédication devrait être considérée comme une réalité d'ordre sacramentel, ainsi que le voulaient les Pères et en particulier Origène. On ne peut prêcher qu'après avoir reçu l'ordination de prêtre¹⁷, ou au moins de diacre, et, en principe, c'est le célébrant lui-même qui doit prêcher à la Messe.

La prédication chrétienne ne peut s'isoler de la célébration liturgique qui l'enchaîne et qu'elle convoque. Lorsque

16. Suivant les thèses extrêmement claires du doyen Hauter à l'Assemblée du Protestantisme français à Nancy, le « principe scripturaire exclusif », qui est à la base du Protestantisme exclut tout lien entre la présence divine et quoi que ce soit d'humain. « Il ne lie la présence divine même pas à l'Écriture, parce que la Bible ne devient Écriture que par l'intervention libre du Saint-Esprit. » Toute autre manière de voir est « tentation catholicisante » (*Le Semeur*, numéro spécial sur l'Année sainte, p. 195).

17. C'est en ce sens précis que l'on a pu dire : « L'évangélisation au chrétien et la prédication au prêtre », sans nier, bien entendu, la possibilité d'une évangélisation par le prêtre, et de certaines suppléances de la prédication par tels chrétiens.

le prédicateur monte en chaire, le chant et la prière ont uni les voix et les âmes. Tout à l'heure, le sacrifice du Calvaire redeviendra présent et les chrétiens communieront au Corps du Christ. L'évangile vient d'être proclamé. Le prêtre consacré, messenger authentique de la Parole peut s'avancer pour dire à ce peuple qu'il connaît, qu'il aime et qu'il veut travailler à convertir en se convertissant lui-même, les grands mystères du salut dans le Christ.

*
* *

Ces principes étant posés, il ne peut manquer d'en résulter quelques conséquences en ce qui concerne la personnalité du prédicateur et sa formation, qui est à la fois celle d'un messenger des mystères divins, et celle d'un orateur comme les autres.

Parlant de Dieu aux hommes, le prédicateur doit être en communion profonde d'une part avec le message divin qu'il exprime, d'autre part avec le peuple auquel il s'adresse. On pourrait dire, en langage existentiel, qu'il doit être *totale-ment en situation*, avec Dieu et son peuple *hic et nunc*, et cela est son mystère propre, qui le différencie tout à fait du théologien, du professeur ou même du catéchiste.

Vis à vis du message à transmettre d'abord, il doit choisir entre deux attitudes que nous qualifierions volontiers de rhétorique et de mystique. L'attitude *rhétorique* serait celle qui considérerait le message comme un objet à inventorier puis à bien décrire, avec toutes les ressources de l'imagination et les trouvailles du langage. Elle n'aboutit qu'à une parole humaine à propos des mystères de Dieu. Elle court le grand risque de tomber à plein dans le piège de l'humanisme et d'aboutir en matière de prédication à ce subtil désir de plaire conduisant à un art d'*assouvissement*, que Malraux dénonce chez les artistes infidèles à leur vocation.

Seule digne du prédicateur chrétien, l'attitude *mystique*, au contraire, considère le message comme inséparable de l'intimité d'une Personne vivante. Elle ne se propose pas de connaître et d'expliquer, mais elle consiste fondamentale-

ment à être et à exprimer. Elle pousse le prédicateur à avoir, pour une part, l'expérience de ce qu'il dit. Comment, à moins d'un charisme exceptionnel, dont la vie ne montre guère d'exemple, pourrait-il bien parler de Dieu celui qui ne s'est jamais vraiment extasié devant les *mirabilia Dei*, comment pourrait-il bien parler du Christ celui qui n'aurait jamais partagé avec amour l'intimité de sa croix?

L'efficacité *ex opere operato* des sacrements et la possibilité pour Dieu de transmettre son message même avec des prédicateurs indignes¹⁸ ne doivent pas nous abuser. L'absence d'un minimum de sainteté chez les ministres de Dieu est toujours un scandale qui compromet douloureusement l'avancée du Royaume de Dieu. Non pas, d'ailleurs, que la prédication doive consister en une quelconque communication d'expérience : une telle conception a été condamnée par l'Encyclique *Pascendi*¹⁹. Ni qu'il faille exiger un sacerdoce formé de saints : ce serait tomber dans l'erreur donatiste. Ce dont il s'agit ici, c'est de cette « qualité d'âme », de cette attitude authentique sans laquelle le prédicateur se réduit à n'être qu'un parleur. Ne nous y trompons pas, les fidèles de nos églises voient à l'œil nu quand leurs prêtres ne sont pas des hommes d'oraison, et les techniques modernes — de l'analyse psychologique à la télévision — nous acheminent à une époque où il sera de plus en plus difficile au prédicateur de mentir.

Ajoutons que, vivant dans le Christ, le prédicateur doit, inséparablement, vivre dans l'Église. Son expérience personnelle n'a de valeur que si elle est vécue dans l'Église. Plus que la sienne propre, c'est l'expérience de l'Église qu'il devra transmettre, la foi de l'Église dans son objectivité. Il le fera seulement avec cet accent personnel inaliénable qui correspond à sa physionomie spirituelle originale. Ici encore, nous retrouvons le nécessaire équilibre de l'institution et de l'événement. Autant nous nous plaisons à dénoncer le rhétoricien débiteur de formules dans lesquelles il ne s'engage pas tout entier, autant nous croyons au danger des prophètes naïfs ou subtilement malins qui prêchent leur foi plutôt que celle de l'Église. Les petites communautés

18. Phil., 1, 15-18.

19. Dz. 2083.

qu'ils groupent autour d'eux sont autant de dissidences larvées. Le péril, de nos jours, est loin d'être illusoire²⁰.

En second lieu, le prédicateur doit être en situation avec le peuple auquel il prêche. Cela est vrai au simple plan humain, et cela commence par la sympathie. Max Scheler a décrit en de pénétrantes analyses la naissance de cette sympathie préalable à toute communion. Lors d'une rencontre, cette sympathie instinctive est l'une des premières valeurs appréciées, avant même que la perception globale primitive ne se différencie en ses composantes spirituelles et corporelles²¹. Le prédicateur doit savoir cela, et qu'aucun artifice n'y supplée. Il doit avoir la volonté d'être, comme le Père de Foucauld, le « frère universel »; il doit avoir senti profondément en lui la résonance du *misereor super turbam*.

Mais cela n'est pas suffisant : il doit encore être en situation avec son temps, avec son milieu, avec son auditoire *hic et nunc*. Il doit parler son langage et être, comme on dit aujourd'hui, accordé à sa longueur d'ondes. C'est à ce rapport avec son auditoire que nous rattacherions tout ce qui a trait à la formation humaine, intellectuelle et théologique du prédicateur. C'est dans la mesure où son peuple en a besoin qu'il doit nécessairement avoir une culture humaine et théologique. Suivant la « classe » de son auditoire, trop ou pas assez de science seront symétriquement néfastes, en faisant poser d'inutiles problèmes ou en laissant des questions sans réponse. Devant être préparé à affronter n'importe quel auditoire, il n'aura jamais trop de science, il ne saura jamais trop de théologie. Cependant, ayant la plupart du temps à parler à des auditoires mêlés, il se souviendra que son rôle n'est pas d'enseigner la théologie, mais de prêcher la foi et la vie chrétienne dans leur simplicité.

Le prédicateur idéal serait sans doute celui qui, vivant profondément dans le Christ et connaissant d'une connaissance cordiale ses auditeurs, aurait suffisamment de liberté d'expression et de facilité d'improvisation pour pouvoir dire exactement ce qui convient et comme il convient dans ce

20. Cf. A. BRIEN, *Les petites communautés, soutien de la foi*, dans *Études*, novembre 1953.

21. MAX SCHELER, *Nature et forme de la sympathie*, Payot, 1928.

« moment » du monde auquel il est présent avec l'assemblée chrétienne qu'il préside, et qui restera unique...

Le dernier problème à résoudre par le prédicateur est donc celui de sa *liberté d'expression*. De même qu'en métaphysique thomiste, les êtres sont individués par la matière, de même peut-on dire que les prédicateurs sont spécifiés par un « médium » psycho-physiologique inéluctable qui peut être, suivant les cas, un merveilleux véhicule ou un redoutable écran.

Le grand problème du prédicateur, comme de tout orateur, est d'apprendre à se servir de son corps pour en faire un instrument docile d'expression. Affronter des hommes, leur parler, entrer en communion avec eux et leur transmettre un message dans une prédication est une singulière aventure²², qu'il n'est pas si facile de réussir, même quand on connaît bien ceux auxquels on s'adresse et qu'on est pénétré de son message. Mille complexes menacent la liberté du prédicateur en s'interposant à la libre communication de sa conviction. Amour-propre qui paralyse en obsédant par l'angoisse du succès, timidité qui coupe le souffle: ou simplement maladresse à utiliser un corps et une parole avec lesquels on ne s'est pas suffisamment familiarisé. C'est le travail d'une préparation lointaine que d'y remédier, mais il est évident que le seul véritable obstacle est le premier, car l'expérience montre que ceux qui l'ont totalement banni sont de grands prédicateurs, même s'ils restent gauches et maladroits dans la vie ordinaire. L'impérieux désir d'annoncer la Parole, l'effacement total devant le message à transmettre ont pulvérisé en eux tout obstacle à l'expression, en bannissant toute considération de soi, en quoi consiste précisément l'amour-propre... Et cela équivaut à dire que, même dans cette préparation très humaine du prédicateur qu'est la maîtrise de son corps et la liquidation de ses complexes, c'est encore de sainteté qu'il s'agit, comme condition de la liberté.

C'est ce qu'exprime admirablement un traité de prédication assez peu connu : celui qu'esquisse Joseph Surin, dans son *Catéchisme spirituel*, au premier chapitre de la

22. « Prendre la parole est une des tâches maîtresses de l'homme » (GUSDORF, *La Parole*, P.U.F., 1953, p. 33).

partie consacrée aux fonctions pastorales. La première disposition du prédicateur, dit-il, est « qu'il parle avec beaucoup de liberté ». Et cette liberté, poursuit-il, consiste à « n'avoir rien qui l'empêche de suivre le mouvement de l'esprit de Dieu dont il doit être l'organe »... Et voici le premier degré de cette liberté qui en comporte plusieurs :

... Dire tout ce qu'il lui plaît, quand il lui plaît et comme il lui plaît, c'est-à-dire que si, s'entretenant avec Dieu dans l'oraison comme il doit le faire avant que de monter en chaire, il se présente à son esprit quelque pensée propre à faire impression sur le cœur de ses auditeurs, et que Dieu lui inspire de l'insérer dans son sermon, il doit suivre ce mouvement de la grâce, et passer par-dessus toutes les règles de l'art et toutes les considérations humaines.

... Un homme plein des règles de son art aurait bien de la peine à obéir en semblables rencontres... mais ceux qui, sans négliger les règles données par Aristote et Cicéron, regardent le Saint-Esprit comme leur premier maître, ne sont jamais embarrassés et disent toujours ce qu'ils veulent, parce qu'ils jouissent de cet admirable avantage que l'auteur du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* appelle le privilège d'une âme qui est véritablement libre (l. III, 26)²³.

Que si l'on demande quel sont les moyens d'acquérir cette liberté, le P. Surin répond qu'il y en a trois : s'adonner à l'oraison, fouler aux pieds toute considération humaine, enfin, avoir un véritable zèle.

En définitive, nous tournons toujours autour de la même idée simple : non pas des distributeurs de doctrine, mais *des prédicateurs vivant dans le mystère du Christ* qu'ils annoncent. Des prêtres consacrés pour convertir et conduire le Peuple de Dieu et *engagés eux-mêmes à la fine pointe de cet affrontement de l'Événement divin et des événements humains* dont le jeu réussi est la vie même de l'Église...

²³. *Catéchisme spirituel de la perfection chrétienne*, composé par le R. P. J.-J. SURIN, de la Compagnie de Jésus. Nouvellement revu par le P. T. B. F., de la même Compagnie, Lyon, 1836, t. II, pp. 106, 107, 108.

Sur les raisons qui conduisirent à mettre à l'index certaines œuvres de Surin, dont le *Catéchisme spirituel*, voir H. BREMOND, *Histoire littéraire du Sentiment religieux*, Bloud et Gay, 1926, t. V, p. 154. Cf. p. 156 : « ... personne aujourd'hui n'oserait élever l'ombre d'un doute sur l'orthodoxie foncière du P. Surin. »

*
* *

Nous ajouterons deux remarques. La première est que les nécessités pastorales obligeront souvent le ministre du prédicateur à revêtir des formes très diverses. Dans sa chaire de vérité, le curé, pour répondre aux besoins de son peuple, fera des homélies, des sermons, des panégyriques ou des entretiens familiers ; il sera tour à tour prophète, pasteur, didascale ou catéchiste. Il n'importe : dans chaque situation, devant chaque événement, au moyen de n'importe quel procédé, s'il est un authentique prédicateur, homme de Dieu, homme de son peuple et vraiment libre, il remplira son ministère propre de héraut de la Parole et de messenger du mystère. Aux foules qui venaient à Ars, le saint Curé faisait le catéchisme, mais il est bien évident que ce qui les attirait à lui, ce n'était ni sa théologie ni sa pédagogie, mais cet *accent* qui faisait que, comme pour les pèlerins d'Émmaüs, leur cœur était brûlant et leur foi devenait vivante tandis qu'il parlait.

La seconde remarque est qu'il y a tout de même une part de charisme chez le prédicateur, et qu'à sainteté égale, certains prêtres prêcheront mieux que d'autres. S'il est vrai que le ministère de la prédication est essentiel au sacerdoce, il faut aussi concéder que certains seront mieux doués pour d'autres ministères. Les uns conviendront mieux pour prêcher le Royaume, et d'autres pour organiser l'Église. Les uns seront les serviteurs de la Parole, et les autres les réalisateurs des Gestes de Dieu. Ainsi, tout au long de l'histoire sainte qui continue, Dieu suscite des prophètes, mais il envoie aussi des anges.

RENÉ GIRAULT.